



CHARLOTTE BOUSQUET

**LE JOUR
OÙ JE SUIS
PARTIE**

Flammarion

C'est là-bas que je dois aller.
À Rabat. Pour fuir ce mariage
dont je ne veux pas.
Pour rejoindre ces femmes,
et marcher à leurs côtés
en mémoire de mon amie.



« Un beau roman sur la liberté qu'il reste encore à gagner
aux femmes. »

Le Monde des ados

« Une histoire poignante qui suit une courageuse
et combative héroïne. »

Je Bouquine

« Un récit initiatique fort et universel. »

Page des Libraires

Charlotte Bousquet

Le Jour où je suis partie

Flammarion jeunesse

DE LA MÊME AUTRICE

Une fille dans la foule (Flammarion jeunesse, 2021)

Si j'étais un rêve (Flammarion jeunesse, 2015)

Charlotte Bousquet, autrice et philosophe, écrit avec passion. Elle a d'abord imaginé des mondes fantastiques avant de publier des textes forts et engagés. Aujourd'hui, elle fait partie des autrices jeunesses incontournables.

© Flammarion pour la présente édition, 2022

© Flammarion, 2017

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris cedex 13

ISBN : 978-2-0802-5209-8

La voix des filles se perd dans mon pays
La voix de celles qui veulent parler, s'exprimer,
La voix de celles qui veulent un signe
La porte de l'émancipation est ouverte
Sultana, *La Voix des femmes*

La dignité c'est d'avoir un rêve, un rêve fort
qui vous donne une vision, un monde
où vous avez une place, où votre participation,
si minime soit-elle, va changer quelque chose.

Fatima Mernissi,
Rêves de femme : une enfance au harem

*On ne s'aperçoit pas toujours que l'on parcourt
chaque jour un nouveau chemin.*

Paulo Coelho

Le soleil brille. Des nuages accrochés aux crêtes des montagnes de granit rose s'effilochent en longues bandes claires dans le ciel d'hiver. Je cale une mèche rebelle sous mon foulard orange et rouge, puis quitte l'ombre de l'arganier qui surplombe la piste. Perchées dans l'arbre tordu, deux chèvres m'observent avec curiosité avant de poursuivre leur repas. Je rejoins Santiago, quelques mètres en contrebas.

Santiago, c'est l'âne de ma famille, ainsi baptisé par ma grand-tante Damya en clin d'œil à son héros de roman favori. Occupé à brouter, l'animal m'ignore jusqu'à ce que je tire vers moi la corde de son licol. Alors, les bâts chargés de bidons d'eau, il m'obéit l'air résigné.

— Je sais, lui dis-je en grattant son chanfrein. C'est lourd et c'est loin. Mais regarde, moi aussi je suis chargée !

Pour preuve, je lui désigne l'énorme panier d'osier débordant de provisions que je dois hisser sur mon dos. Je le cale contre mes omoplates et me mets en route. Je fredonne une mélodie vaguement inspirée du générique d'une émission de cuisine que je suis sur TV5 Monde. J'apprécie ce programme, mais ce que je préfère, ce sont les séries venues de l'autre côté de l'océan où s'entredéchirent des couples séparés par la vie, réunis par le destin, contraints d'être ennemis alors que le moindre regard les précipite l'un vers l'autre. Damya critique systématiquement ces histoires, pourtant elle ne rate jamais un épisode de son feuilleton favori. Et puis, elle a reconnu préférer cela à Al Jazeera, avec ses prêches culpabilisants et ses publicités mensongères sur les guérisons miraculeuses ou l'augmentation des performances sexuelles.

Derrière moi, Santiago s'arrête. Net.

— Tu crois vraiment que c'est le moment ?

Apparemment oui, puisqu'il demeure immobile, se contentant de m'observer derrière ses longs cils. Résignée, je pose mon cabas, j'en sors une carotte, la brise et lui en tends un morceau. Quelques instants plus tard, il trotte docilement devant moi, ses petits sabots noirs martelant la terre rocailleuse à un rythme régulier.

Quand je me rends au souk, certains ouvrent de grands yeux en voyant la manière dont je me comporte avec Santiago. Pour la plupart des gens, ces bêtes ont la tête dure et ne comprennent que les coups. Ils oublient qu'elles n'ont pas demandé à porter des charges plus lourdes qu'elles. De plus, Damya, qui règne sans conteste sur notre maisonnée, nous a appris à respecter la nature et le vivant, à manifester patience et bienveillance envers les animaux.

Notre matriarche, avec ses yeux perçants et les tatouages qui ornent son front et son menton, inspire le respect et est capable de tenir tête à n'importe quel homme.

Un jour, je m'en souviens, elle a remis à sa place son frère aîné, venu avec l'intention de s'installer à la ferme. Son nom, je n'en ai plus aucune idée ; j'étais trop jeune pour cela. Je crois qu'il est mort, depuis. Je sais juste qu'il dormait toute la journée, ne cessait d'aboyer des ordres, sourcils froncés, en attendant qu'on le serve et chassait les chiens à coups de pierre. Très rapidement, Damya en a eu assez. Un jour elle a retenu son bras, lui a dit exactement ce qu'elle pensait de lui et de ses manières, le tout assaisonné de citations du Coran – à propos du respect dû aux

créatures d'Allah. Le soir même, mon grand-oncle quittait la maison, soumis et honteux.

Cela m'a beaucoup impressionnée. J'ai voulu en apprendre plus.

Damya m'a alors raconté une histoire, que je n'ai jamais oubliée. Un jour, un voyageur, épuisé par une longue marche sous une chaleur terrible, arriva aux abords d'un puits. À l'époque, il n'y avait ni seau ni poulie : il mit un bon moment avant d'atteindre le fond. Quand l'homme remonta à la surface, après s'être désaltéré, il remarqua un chien maigre et loqueteux, allongé non loin de là, langue pendante, assoiffé. N'écoutant que son cœur, il redescendit dans la citerne, remplit ses sandales d'eau et les lui offrit. Pour avoir sauvé la bête d'une mort certaine, il fut pardonné de tous ses péchés. À ses compagnons qui lui demandaient la raison de cette grâce, le Prophète répondit : « Une récompense attend celui qui fait du bien à une créature vivante. »

Je crois que ce hadith¹ devrait être raconté plus souvent. Cela éviterait aux gens de se comporter en brutes.

1. Propos du prophète Mahomet et, par extension, recueil comprenant ses paroles et les situations qu'il a vécues, telles qu'elles ont été rapportées et comprises par ses compagnons.

De nouveau, Santiago s'arrête, tourne vers moi ses grands yeux bruns et doux. Je m'accroupis près de lui.

— Carotte ou banane ?

Il croque la première, se régale de la seconde et réclame, en plus, un câlin avant de se remettre en route.

« Le problème, c'est les hommes, dit souvent Damya. Il faut toujours qu'ils déforment, qu'ils tordent, qu'ils oublient. Puis quand ça les arrange, ils ressortent un verset que personne n'ose aller vérifier, et qu'ils ont généralement mal entendu ou mal compris. »

J'adore Damya. J'admire sa franchise, sa culture, son indépendance aussi.

Mariée à quinze ans, elle s'est enfuie après quelques mois d'une union désastreuse. À Agadir, elle travaillait en tant que bonne chez un couple de Français qui l'ont encouragée à apprendre à lire et écrire. Après leur départ, Damya a continué, poussant ses études le plus loin possible. Rentrée au bled à la mort de son ancien époux, avec un diplôme, elle a monté une coopérative agricole et artisanale qu'elle dirige aujourd'hui d'une main de fer. Là, Damya est chez elle : personne, ni les autres femmes ni les envoyés de la ville avec lesquels elle négocie les produits, n'ose contester ses décisions.

Je suis sûre qu'avec ma grand-tante à ses côtés, pour la soutenir, se battre et l'aider, Illi serait encore ici.

Illi. Ma meilleure amie. Disparue à jamais.

Ma gorge se serre. Les yeux brouillés de larmes, j'accélère le pas.

À l'approche de notre village, Santiago passe au trot avec un braiment de joie. De l'autre côté des cactus et des murs de torchis, l'ânesse lui répond. Au même moment, surgissant des rochers, trois chèvres brunes bondissent dans notre direction, suivies par Toto, un gros berger aux poils ébouriffés.

Anir les suit de près.

— Tu sais quoi, j'ai sauvé un petit oiseau aujourd'hui ! s'écrie-t-il en sautant dans mes bras.

Vacillant sous le double poids du panier et de mon frère cadet, je plante un gros baiser sur sa joue avant de le reposer.

— Raconte.

Main dans la main, nous pénétrons dans le douar¹ écrasé de chaleur.

1. Un douar désigne à la fois un regroupement familial et une commune. Par extension, aujourd'hui, c'est l'équivalent d'un hameau.

*

Une odeur alléchante de miel et d'huile d'argan flotte à l'intérieur de la maison. Assises devant la télévision, ma mère et deux de mes cousines prennent le thé en commentant les déboires d'une fille aux yeux de braise trahie par son riche fiancé. Je rejoins Damya, occupée à pétrir la pâte des *mllaoui*¹ dans la cuisine.

— Tu as passé une bonne journée, *tassanou* ? me demande-t-elle, un sourire pétillant au fond de ses yeux noirs.

— Ça va.

*Tassanou*². C'est la seule, ici à m'appeler ainsi. Veuve et sans enfant, Damya m'a confié un jour qu'elle me considérait comme sa petite-fille. Cela m'a rendue immensément fière, car j'ai toujours été plus proche d'elle que de ma propre grand-mère.

— Il y avait du monde, au souk ?

— Un peu.

Je sors du panier les fruits et les légumes, je commence à les trier. Mimi, l'un des nombreux chats

1. Les *mllaoui* sont des crêpes feuilletées marocaines de forme ronde.

2. *Tassanou* (ou *tassano* selon les régions) signifie « mon cœur », ou « mon foie », en berbère.

de la maison, se frotte contre moi avant de rejoindre Damya en ronronnant.

— Illi te manque, hein ? murmure cette dernière d'un ton doux.

— Je l'ai cherchée des yeux, tout à l'heure. Puis j'ai vu son frère, derrière l'étal de tomates et de fraises. Alors, j'ai réalisé qu'elle n'était pas là, qu'elle ne sera plus jamais là. Et Lahcen, avec ses dents de travers et ses questions idiotes : « Comment ça va la famille ? Ton père il est toujours à Agadir ? Ta mère, m'skina, elle est toute seule... » « Et toi, Lahcen ? Ça te fait quoi, de te réveiller chaque matin amputé d'une sœur ? »

Je me mords les lèvres avant de reprendre, dans un haussement d'épaules.

— Je ne lui ai pas dit, bien sûr. Mais je te jure que j'ai failli lui arracher les yeux.

Damya met de l'huile dans une poêle au fond noirci et y verse de la pâte à crêpes.

— Il est amoureux de toi.

— Et alors ?

— Alors, tu as dix-huit ans. Tu n'es pas mariée, et les gens jasant.

— C'est leur problème.

— Ne dis pas de sottises, coupe sévèrement ma grand-tante, incapable cependant de dissimuler un sourire. Tu sais bien que ça compte, par ici.

Je soupire.

— Ta mère est inquiète, poursuit-elle. Quant à ton père...

— Il n'est pas rentré à la maison depuis six mois.

— Ce n'est pas ça qui te mettra à l'abri, *tassanou*. Si tes parents décident que le moment est venu, tu n'auras pas le choix. Et même moi, je ne pourrai pas t'aider.

Sans répondre, je fouille au fond du cabas, à la recherche du livre un peu abîmé que j'ai acheté au marché.

— Tiens, c'est pour toi.

— *Le Meilleur des mondes*, lit-elle, fronçant les sourcils d'un air critique. De... Aldous... Hux... Huxl... Drôle de nom. Voyons... *Je l'ai eue par-ci ! Je l'ai eue par-là ! Ils parlent d'elle comme si elle était un morceau de viande... Comme du mouton ! Ils la dégradent au rang d'une quantité égale au mouton... Il aurait eu plaisir à marcher sur eux et leur taper sur la figure, à taper dur, à coups redoublés¹...* Momo n'avait pas de Paulo Coelho ?

1. Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes*, p. 90, éditions Plon, 1946, traduction de Jules Castier.

— Momo te l'aurait mis de côté, si c'était le cas. Il sait que tu aimes, alors... Tout le reste, c'était des livres en anglais et des histoires d'amour. Tu sais, celles avec les couvertures que tu n'aimes pas !

— D'accord, grommelle Damya, ouvrant le récit au début, cette fois. *Préface... nouvelle de l'auteur....* Ça date de 1946. Voyons... *Si vous vous êtes mal conduit, repentez-vous, redressez vos torts dans la mesure du possible, et mettez tout à l'œuvre pour mieux vous conduire la prochaine fois...* Tidir, passe-moi le plat, tu veux ?

« Redressez vos torts. » « Repentez-vous. »

Et quand votre crime ne peut être réparé ? Quand il va au-delà de la rédemption ? Que se passe-t-il ?

#AnaAmina

Lazywall & friends

La famille, rassemblée autour d'une soupe de lentilles, regarde la télévision. Assise à l'écart, le dos contre le mur frais du salon, j'observe les miens se disputer autour du programme. Azel veut voir un film sur 2M. Sa sœur, Safia, insiste pour regarder une nouvelle série. Kenza, l'aînée, la soutient mollement. Avec ses immenses yeux noirs, ses traits délicats, c'est la plus jolie de nous toutes. Mais elle mange toute la journée, et le moindre effort la fatigue. D'après Damya, si Kenza continue comme ça, elle sera aussi grosse que sa tête est vide. Ma tante Zineb n'en pense pas moins, mais se tait – même s'il s'agit de sa fille. Mon oncle Samir ne les écoute pas vraiment et griffonne dans son coin.

Moi, je ne me sens pas concernée. J'ai réalisé que ce soir, cela fait trois mois qu'Illi est morte.

Trois mois, déjà.

Trois mois, seulement.

J'entends toujours son rire clair résonner dans mes oreilles, mais déjà son visage devient flou.

Heureusement, il y a le portrait peint par Samir voici quatre ans : Illi et moi, assises au bord de l'oued et, tout près, l'âne en train de brouter. Contrairement à ses frères, Samir n'a pas quitté le bled. Il n'en a jamais eu envie, préférant aider Damya et les autres à la coopérative, vagabonder sur les sentiers de chèvres et dessiner ce que son cœur lui montre. Damya prétend qu'il n'était pas comme ça, avant. Quand il était petit, le danger l'attirait comme une flamme. Il était incapable de résister à un défi. Alors, un soir, il s'est risqué, à la suite d'un pari, jusqu'à l'école ; l'instituteur, prétendait-on, profitait de la nuit pour enseigner aux *jnouns*¹ comment lire et compter. Samir a accepté d'aller vérifier. C'était un piège, bien sûr, tendu par l'un de ces esprits facétieux, souvent malveillants. Que s'est-il passé, là-bas ? Nul ne le sait,

1. Un *jnoun* (ou *djinn*) est un esprit, neutre, parfois bienveillant. Il peut être lié aux éléments ou aux défunts. Malfaisant, il peut être assimilé à un démon.

mais selon ma grand-tante, jamais plus son neveu n'a été le même.

Sur l'écran, la publicité laisse place aux informations. Mes cousines continuent à se disputer, jusqu'à ce que ma mère monte le son.

— ... suite aux violences subies par Amina et Safia, la semaine dernière, alors qu'elles se rendaient à l'anniversaire d'une de leurs amies et la réaction une fois de plus très contestée des autorités. Sur place, Manal Chellaoui.

— Oui... Bonsoir Mohammed, déclare la journaliste sur l'écran. Ce soir, elles sont nombreuses à manifester leur colère et leur soutien. Et comme vous pouvez le constater, elles ne sont pas seules : il y a aussi des étudiants, des hommes, pères, frères, époux. Monsieur, pourquoi êtes-vous ici aujourd'hui ?

— Pourquoi ? Mais vous plaisantez ? Ce qui s'est passé, ce qu'ont subi ces deux jeunes, c'est honteux, vous m'entendez ? Honteux ! Vous ne croyez pas qu'en ce moment, la police ferait mieux de s'occuper du terrorisme plutôt qu'encourager les imbéciles qui les ont molestées ? Ils croient quoi, tous ces juges et ces policiers ? Que le Coran encourage la violence ? Eh bien, c'est qu'ils n'ont rien compris !

Instinctivement, je tends l'oreille.

— Nous, ce qu'on veut, c'est que le gouvernement oblige les tribunaux à punir ceux qui s'en prennent à nous au lieu de justifier leurs actes, s'écrie une étudiante aux cheveux courts, vêtue à l'occidentale.

— Et puis, que la loi du silence soit enfin brisée ! Qu'on cesse de sacrifier nos vies sur l'autel de l'honneur ! intervient une quadragénaire aux cheveux dissimulés sous une casquette noire, aux yeux très maquillés. C'est bien de vouloir empêcher un violeur d'épouser sa victime, mais tant que ça reste un bout de papier dans les bureaux de l'administration, tant qu'il n'y a pas un vrai travail d'information, ça ne sert à rien. C'est pour ça qu'on est ici.

— Je comprends. Je...

— Et c'est pour ça qu'on sera nombreuses en mars prochain ! Pour que nos voix soient entendues !

— Le 8 mars, rappelons-le, reprend Manal Chellaoui avec un sourire sur ses lèvres rouge foncé, c'est la journée internationale des droits des femmes. À cette occasion, des manifestations et des conférences seront organisées par les associations féminines dans les grandes villes du royaume et...

— Qu'il s'agisse de pauvreté, de santé, d'éducation, il y a encore beaucoup de choses à améliorer ! scande quelqu'un d'une voix forte. Et ça, sans compter le

harcèlement, comme ce qui s'est passé pour ces deux filles, ces deux filles qui pourraient être les nôtres ou nos sœurs, nos amies pour lesquelles on est rassemblés ce soir, sans compter les violences conjugales et même tous ces avortements clandestins, parce que...

— Merci, Manal, interrompt précipitamment le présentateur. Tout de suite après la publicité, la visite du président de la République française...

— Et voilà ! Une fois de plus, ils coupent quand ça devient intéressant, regrette Damya.

— En même temps, remarque Zineb de sa voix douce, ces deux-là l'avaient un peu cherché.

Zineb est la plus conservatrice de mes tantes. Mal mariée, divorcée, elle s'est réfugiée dans la prière et l'austérité, passant son temps à critiquer ceux qui ne suivent pas à la lettre ses codes, sa manière de vivre – autant dire tout le monde ici, sauf peut-être le petit dernier. Nul ne relevant sa remarque, elle se racle la gorge et continue.

— Si ces étudiantes s'habillaient correctement, ce genre d'incident n'arriverait pas. C'est vrai ! Avec leurs pantalons moulants et leurs coiffures à la mode, elles ne doivent pas s'étonner de s'attirer des ennuis.

D'habitude, je ne réagis pas à ses commentaires.

Mais ce soir, j'ai mal, j'ai envie de me battre pour évacuer toute cette douleur. Je m'approche et me tiens debout derrière elle. Zineb ne perçoit pas ma présence, poursuit sa diatribe contre les filles coquettes et leur mépris des traditions. Sentant venir l'orage, ma mère tente de l'interrompre. Trop tard, Zineb continue sur sa lancée. Elle ne comprend pas non plus qu'on critique les hommes qui se laissent séduire par ces provocatrices.

J'éclate.

— Parce que tu crois qu'Illi, elle a cherché ce qui lui est arrivé ? Tu crois qu'elle a fait exprès de ranger les cageots vides à la tombée de la nuit pendant que son frère était je ne sais où avec ses amis ? Et l'ordure qui l'a coincée à l'arrière du pick-up, hein ? Tu crois aussi qu'elle l'avait aguiché ?

— Mais non, je..

— Illi est morte à cause de lui, tante Zineb. Et tu devrais avoir honte de chercher des excuses à cette pourriture.

Je voudrais encore lui cracher mon dégoût au visage, mais je tremble tellement que je n'en ai plus la force. Alors, je tourne les talons et je quitte la pièce, ignorant les appels de ma mère et les excuses grossières de sa sœur aînée.

Dehors, une brise fraîche et un ciel semé d'étoiles. Toto, dérangé dans son sommeil, s'étire avec un grognement, me rejoint, fourre sa truffe humide dans le creux de ma paume. Je gratte le sommet de sa tête, joue avec ses oreilles douces. Sa présence me calme. Un peu. La colère s'estompe. Le chagrin demeure. Alors, doucement, je me glisse près de lui, je l'entoure de mes bras, pose ma joue contre son poil épais, le laisse absorber mes larmes.

Puis maman est là. Je perçois son odeur de poivre et de miel avant d'entendre son pas.

Doucement, elle s'accroupit à côté de moi. Presque timidement, comme si elle s'était préparée à ce que je la repousse, elle pose sa main sur mon épaule. Je demeure immobile, bercée par la tiédeur de Toto.

— Ta tante Zineb est souvent maladroite, mais elle n'est pas méchante, soupire-t-elle.

— La mère d'Illi non plus n'est pas méchante. Pourtant, elle a permis à ce... ce salopard... d'épouser sa fille pour qu'il puisse continuer à la violer.

— Tidir !

— La mère d'Inna et de tante Damya n'était pas méchante non plus, poursuis-je, mâchoires serrées. Pourtant, c'est elle qui les a données à des hommes mauvais.